

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 42 (1904)
Heft: 42

Artikel: A armes égales
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-201572>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER
Grand-Chêne, 11, Lausanne.

Montreux, Gerève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Imier, Delémont, Bière, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coiré, etc.

Rédaction et abonnements :

BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE : Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.

ÉTRANGER : Un an, fr. 7,20.

Les abonnements datent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton : 15 cent. — Suisse : 20 cent.
Étranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

L'abbaye des journalistes.

Il semble, disait lundi un de nos confrères, que lorsque les journalistes ont une réunion qui leur est particulière, à laquelle les autres personnes n'ont rien à voir, ils se puissent dispenser d'en faire le compte-rendu.

Il serait si agréable de pouvoir, une fois au moins, prendre place au festin, sans autre souci que d'en jouir; de n'avoir pas son assiette flanquée d'un bloc-notes et de n'être pas obligé d'abandonner à chaque instant le couteau ou la fourchette pour le crayon. Il serait peut-être agréable aussi d'écouter une fois, pour soi-même, des discours ou des productions et d'en penser ce qu'il nous plait, et non ce qui plaît à leurs auteurs ou aux lecteurs, si difficiles à satisfaire. Les premiers nous reprochent souvent de reproduire ce qu'ils ont dit ou de ne pas dire ce qu'ils n'ont pas dit, car ce n'est qu'après un discours que l'on voit soi-même tout ce qu'on a oublié et tout ce qu'on aurait dû taire. Les seconds ne sont guère plus raisonnables; en voulant satisfaire leur insatiable curiosité, gourmande des plus petits détails, nous nous exposons fréquemment au reproche de faire de longues et ennuyeuses « tartines ». Si nous sommes brefs : « nous ne disons rien », « nous n'avons rien su voir ». Et patati, et patata.

Donc, dimanche dernier, les journalistes vaudois discutèrent, dînèrent, collationnèrent, firent des discours pour leur propre compte, à Vevey et au Pèlerin. Ils auraient eu donc le droit de n'en rien dire à leurs lecteurs. Ni ne s'agissait ni de la prospérité du pays, ni de la paix du monde.

Mais, voilà, les journalistes ressemblent en ceci à beaucoup de gens — c'est aussi un peu leur rôle — qu'il leur faut absolument raconter tout ce qu'ils ont vu et entendu et même, il le paraît, tout ce qu'ils ont fait. D'autre part, ils diffèrent en cela de bien des personnes; qu'ils n'ont pas la reconnaissance muette. C'est bien rare que leur plume ne s'acquitte largement envers leurs obligés.

— Il faut avouer que le métier a parfois du bon, disait, au retour, un de nos confrères. Quelle belle journée! Quelle cordiale réception!

— Oui, c'est vrai, fit un autre; mais je crois que la crainte des journalistes est pour beaucoup dans les amabilités dont ils sont l'objet. Au fond, on ne les aime pas; on les subit comme un mal nécessaire.

— Eh bien, ce n'est pas mon avis, répliqua un troisième; je crois, moi, qu'on les aime. On a besoin des journalistes, c'est vrai; mais ce n'est pas là le seul mobile des amabilités qu'on a pour eux; le plaisir de leur être agréable y est bien aussi pour quelque chose.

La question ne fut pas poussée plus à fond. Cela, d'ailleurs, eût été difficile: il n'y avait là qu'une seule cloche.

Pour savoir le vrai, il faudrait interroger la direction de la compagnie de Navigation, qui, dimanche, nous accorda gracieusement libre parcours sur ses bateaux; celle de la compa-

gnie du Vevey-Pèlerin, qui nous octroya la même faveur dans ses voitures. Il faudrait demander leur avis à M. Chollet, président de cette dernière compagnie, qui veilla durant toute la journée avec un empressement admirable à la satisfaction de nos moindres désirs; à MM. Michel, Unger et Chapuis, directeurs du Grand Hôtel palace de Vevey, des hôtels du Pèlerin et du Belvédère, qui nous offrirent, dans les établissements qu'ils dirigent avec tant de compétence, la plus généreuse et la plus délicate hospitalité.

Et, encore, ne saurions-nous peut-être pas le fin fond de leur pensée.

— Si on vous aime? exclameraient-ils, quelle idée!... A propos, que dites-vous de notre nouveau bateau?... de notre petite ligne?... de nos hôtels?... Encore un verre de cette « Cure d'Attalens »; voyez donc qu'il est clair; et quelle saveur au palais!... Hein! quelle vue d'ici! Croyez-vous que les étrangers puissent trouver mieux!... Lorsque ce sera connu... — A la vôtre!

La direction des Chemins de fer fédéraux, si peu galante à l'égard des journalistes, nous en apprendrait plus long, sans doute.

Maintenant, chers lecteurs, si vous aviez assisté dimanche à la réunion de la société de la Presse vaudoise, vous vous seriez convaincus que les journalistes ne sont, après tout, que des hommes comme les autres; qu'ils en ont les défauts et aussi les qualités. Vous auriez vu — vous le savez déjà — que parmi les rédacteurs ou collaborateurs de vos fidèles journaux, il est des gens de beaucoup d'esprit; qu'il en est, et c'est le plus grand nombre, qui se font une idée très noble du rôle de la presse et qui estiment que l'expression sincère de ses sentiments, quels qu'ils soient, doit, pour le journaliste, l'emporter sur le désir d'un vain succès. Vous vous seriez aussi persuadés que si vos journalistes manquent parfois de cette sincérité, c'est surtout lorsqu'ils ont l'air de se prendre aux cheveux et de s'en dire de toutes les couleurs dans leurs organes. A les voir, dimanche, trinquer et se réjouir de compagnie, vous n'eussiez pas douté un seul instant qu'ils sont les meilleurs amis du monde.

Ah! si vous aviez, comme eux, le souci de remplir les colonnes d'un journal, vous comprendriez bien vite le prix d'une bonne petite polémique qui, faute de mieux, satisfait pendant quelques jours l'insatiable appétit des abonnés. Plus les coups pleuvent drus, plus les lecteurs sont contents.

Et voilà tout le secret des querelles de journalistes. A part ça, je vous l'ai dit, ce sont les meilleurs amis du monde. J. M.

Que nul ne doit vivre pour soi et qu'il ne faut pas consumer sa vie en rêveries. Voilà du moins quelque chose de certain. Le mal est si grand dans le monde! Le meilleur, le véritable emploi de la vie, dans la famille, l'école, la société, c'est de travailler à le réduire à force de sympathie et d'activité... de faire de l'établissement du « royaume de Dieu », c'est-

à-dire du règne de la raison, de la justice, de la pureté des mœurs, de la fraternité active, l'objet de notre vie, ce qui lui donne son intarissable intérêt à travers les défaillances de l'âge et de la santé. FÉLIX PÉCAUT.

L'âne du meunier à l'école.

Le meunier du Crau menait sa mouture au village, par une brûlante après-midi de juillet. Aux Esserts, il arrêta son âne devant la pinte du Raisin et, comme bien on pense, alla prendre ses trois décis de blanc. S'endormit-il, les coudes sur la table? Je ne sais, mais le fait est que le temps parut diablement long à sa bête, devant les murs blancs de l'auberge, sous un soleil de feu. De l'autre côté du chemin, une maison faisait un peu d'ombre. L'âne setira de ce côté, tant et si bien qu'il poussa une portè et pénétra à moitié dans une grande pièce. C'était la salle d'école. Les éclats de rire d'une trentaine d'enfants accueillirent cette visite saugrenue. Du haut de sa chaire, le maître lui-même ne put réprimer un sourire. Quand le silence fut revenu : « Mes amis, dit-il, vous aviez à faire une composition, voilà un sujet tout trouvé; que chacun de vous note ses impressions sur l'entrée en classe de l'âne du meunier du Crau. »

Penchés sur leurs cahiers, les uns avec des yeux encore rieurs, les autres graves et montrant un bout de langue, les élèves se mirent à rédiger. Un petit noiraud, vif comme une poignée de mouches, Jean Péclot, traça deux lignes, y appiqua son papier buvard et se croisa les bras.

— Tu as terminé ta composition? lui demanda le régent.

— Oui, m'sieu!

— Ce n'est pas possible, tu as écrit une demi-minute au plus!

— J'ai mis toutes mes impressions, m'sieu.

— C'est ce que nous verrons tout à l'heure.

Les devoirs étant tous terminés, le maître les recueillit : « Nous allons lire tout d'abord la composition de Péclot, puisqu'elle a été prête la première. » Et il lut ceci :

« Il est venu parmi les siens, et les siens ne l'ont pas reconnu. » V.

Du flair. — Alors que Voltaire séjournait à Lausanne, un riche négociant de la ville se trouva un soir à dîner avec lui. Au départ du célèbre écrivain, le négociant dit aux personnes qui étaient là :

— Ce Voltaire me paraît vraiment un garçon d'esprit.

A armes égales. — Deux amis ont un soir une altercation.

Les propos échangés sont si vifs qu'une provocation en duel s'ensuit.

On désigne les témoins et l'on prend rendez-vous pour le lendemain. L'épée est l'arme choisie.

L'un des adversaires est corpulent; l'autre, très maigre.

Une fois sur le terrain, le dernier s'avance au-devant du premier :

— J'éprouve vraiment, lui dit-il, un scrupule de me mesurer avec vous. Vous êtes très gros et moi très mince ; j'ai trop d'avantages. Laissez-moi égaliser la partie.

Puis il tire de sa poche un morceau de craie et trace un rond sur le ventre de son ancien ami.

— Et maintenant, ajoute-t-il, nous pouvons nous battre. Tous les coups qui seront en dehors du rond ne compteront pas.

En champs.

Remarquez bien que je n'écris pas : *aux champs*, mais *en champs*, c'est-à-dire paître les vaches, les génisses et les modzons, dans les prés fauchés à l'automne. Ah ! la saison délicieuse ; les tons sombres des sapins tranchent sur le feuillage jaunissant des noyers et des noisetiers ; les châtaigniers se dépouillent et jonchent le sol, à leur pied, de coques piquantes et de fruits merveilleusement polis. C'est, dans les buissons à peine défeuillés, le bruit d'un lièvre qui se sauve effrayé par on ne sait quelle légère rumeur ; ce sont, dans les airs, des couples d'oiseaux retardataires, qui s'enfuient à tire d'ailes vers d'autres cieux encore ensoleillés. Seuls, les moineaux piaillards et impertinents, devenus maîtres de ce royaume, pioupioulent à qui plus et mieux et gaspillent, dans les parquets, en quête de grains oubliés ou perdus, divines aubaines. Ça et là, de légères colonnes de fumée s'élèvent dans la prairie, des broussailles et des mauvaises herbes, mises en tas, brûlent et craquent sous la caresse ardente de la flamme. Parfois ce sont des « rames » de pommes de terre qui se consomment au milieu d'un champ. La fumée qui s'en échappe est épaisse et noire ; elle ne s'élève pas vers le ciel comme celle des broussailles ; elle flotte, à ras le sol, mal odorante et lourde.

— Eh ! là ! Eh ! là !

— Clic ! clac ! clic ! clac !

Les gamins qui gardent les vaches courent à droite, à gauche, jouant du fouet pour ramener au troupeau la *Noiraude* ou le *Caouei* qui s'emancipent et gambadent « sur le voisin ».

— Eh ! là ! Eh ! là !

Clic ! clac ! clic ! clac !

Avez-vous, jadis, encore gamins, gardé les vaches dans les prés ? Ah ! le joli temps et combien il est doux, parfois, lorsque blanchissent les cheveux, lorsque l'automne assombrit l'atmosphère et jette sur les êtres et les choses un voile de fine mélancolie, lorsque les sonnailles des vaches tintent aux alentours, combien il est doux de se rappeler les équipées d'antan et les journées vécues en plein air à surveiller la *Noiraude* ou le *Caouei*.

Certes ce n'étaient des idylles à la Théocrite et nous ne posions ni pour des Tyrcis ou des Mélébée. Le temps où des rois épousaient des bergères et où les princesses souriaient aux bergers est loin de nous. Les ondines et les fées ne hantent plus nos ruisselets ; la poésie a perdu son mystère. Tant pis. Il faut prendre les choses comme elles sont et la vie comme elle est faite. Nous étions d'inélégants pâtres, bruyants, sauteurs, ébouriffés, sans peur, mais peut-être non sans reproche. C'est du moins ce que prétendait notre brave grand-père.

La journée nous semblait courte, tant les occupations étaient variées et nombreuses. Non pas seulement le souci de surveiller nos bêtes, mais encore, mais surtout, les mille petits travaux accessoires auxquels nous nous astreignions comme à des jeux agréables.

Et, d'abord, la cuisine, car le pain et le fromage, avec quelques pommes, que chacun portait dans son bissac, ne satisfaisait pas à nos rustiques gourmandises. Il nous fallait mieux. Alors, les plus malins partaient inspecter les champs dépouillés, mais où quelques pommes de terre, passées inaperçues, demeuraient çà et là. Et la provision faite, nous cuisions, sous la cendre, les succulents tubercules. Ah ! mes amis, quel mets incomparable, à douze ans, quand on possède un appétit gaillard aguisé par l'air vif de l'automne et les courses à travers prés, qu'une belle pomme de terre, dont la peau a éclaté et laisse entrevoir la chair blanche et farineuse. Régalez-vous, je vous assure.

D'autre part, n'avions-nous pas aussi les châtaignes, qui, bien brisolées, sous la surveillance d'un d'entre nous, fournissaient un goûter délectable. Et les noix que nous grignotons le jour durant. Et notre fromage, alors même, dont nous faisons, à la flamme du feu champêtre, des rôties parfaites.

Entre temps, on fabriquait des sifflets, des suettes, des tutus, des pipes. Car, mes amis, la pipe occupait une petite place dans nos distractions de jeunes pâtres. Mais, entendons-nous, le tabac était absent. De mon temps, on ne voyait pas des crapauds en culottes courtes et ayant encore du lait derrière les oreilles, « torailler » des cigarettes ou des bouts de grandson. Nous nous contentions de fumer de la *ouable*, autrement dit de la clématite vierne, et des feuilles de noyer. Oh ! ce n'était pas fameux, fameux, mais cela nous donnait l'illusion d'être des « grands », en même temps que d'abominables piqués à la langue. C'est déjà quelque chose.

Ainsi passait la journée et, malgré les multiples repas improvisés du matin au soir, nous rentrions affamés pour faire honneur au *caâfé* et aux croustillantes pommes de terre fricassées. J'imagine qu'il en est de même aujourd'hui et que les garçonnettes que je vois, dans les champs, pourchassant une *Noiraude* ou un *Caouei*, s'amuse à nous autres. Je le leur souhaite afin qu'eux aussi, plus tard, quand de nombreux automnes auront passé sur leur tête, ils prennent plaisir au rappel du temps heureux où, bravement et joyeusement, ils conduisaient « en champs » le troupeau égayé par la perspective de l'herbe savoureuse et de l'indépendance passagère.

LE PÈRE GRUISE.

La morale.

On lisait ces vers du chevalier de Boufflers, sous un portrait de La Fontaine :

Voici le bonhomme qui fit
Cent prodiges qui nous enchantent,
Des contes qui jamais ne mentent
Et des bêtes pleines d'esprit.

La morale a besoin, pour être bien reçue,
Du masque de la fable et du charme des vers,
La vérité plaît moins quand elle est toute nue.
Et c'est la seule vierge, en ce vaste univers,
Qu'on aime à voir un peu vêtue.

Le maquignon Griffard.

Le maquignon Griffard était, de notoriété publique, un être sans parole et sans conscience, à telles enseignes que son nom était couramment employé comme synonyme de trompeur, faussaire et voleur. On ne comptait pas les bonnes âmes qu'il avait dupées. Et le compère était si roué, il jonglait si merveilleusement avec les articles du Code, qu'il sortait blanc comme neige de tous les procès. L'autre jour encore, à propos d'une jument tarée qu'il avait vendue comme une bête de prix, le président du tribunal se vit contraint de l'acquiescer, les preuves de sa culpabilité faisant défaut.

Et maître Griffard de sortir de l'audience en se rengorgeant et en jetant des regards narquois sur le président.

Révolté par tant d'impudence, le magistrat, qui avait rendu son jugement à son corps défendant, ne put s'empêcher de dire à Griffard, en tendant sa canne vers lui : « Vous n'avez pas été condamné, soit, mais sachez qu'au bout de ce bâton il y a une franche canaille ! »

Et cet effronté de Griffard :

— Quel bout entendez-vous, monsieur le président ?

Pillie fin que l'eincourâ.

Se vo n'âi pas cognu l'eincourâ de Chêtsériô, eh bin vo n'âi pas cognu on hommo qu'amâve bin badenâ, ma que sê fasâi remotsi quauquê iadzo. Et n'îre pas adi mau fé, câ on vilho fin greliet trâove soveint quauquon que porrâi ître son régent.

On dzo on dzouveno corps, que son père avâi z'u passâ l'arma à gautse onna senanna dévant, vint vers li à la tiura et lâi dit dinse :

— Bondzo, monsu l'eincourâ ; vigno vo z'apportâ dhi francs po que vo fassî fêre dâi prèyire po mon père et que lo bon Dieu l'aberdze pè vers li, lé d'amon. Vo z'acutera mi que mè, vo que vo z'îtes d'au mimo bord.

— Ma fâi, f'i on crâno gaillâ, mon ami Ignace, so lâi repond l'eincourâ, mè pî tē duve pice per dessu clli lâvro nâ, dē cōute lo fornet. Tē repondo que ton père l'arâi dâi prèyire et pas tant pou. Et du que t'i dinse on valet que t'a bon tiur po tē pareints, vin, te bâirà on verro de vin avoué mè.

L'eincourâ preind onna chola, onn galèza chòla pardieu, avoué dâi pi veri et dau vèlu rodzo. On lâi îre destrâ bin, on sê sarâi cru setâ dessu onna chòla de municipalità. Pu t'eimpou gne onna botoille que l'avâi quemet dau papâ gris po crevi lo boutson, et l'ein vèsse dou verro.

— A la tinna, Ignace, que fâ, tandu que passâve son verro dévant sê gets po lo guegni âo sèlâo. L'îre biau dzauno : lâi avâi dâi z'affère que montâvant du lo fond et que pètèllivant âo coutset dau verro, quemet quand on bâi de la limonade.

— Cré nom ! fâ Ignace, quand l'eut bu, po on crâno vin, l'è on crâno vin. Cein vo retsâode tant qu'âi z'erpions. Du îo vint-te ? se ne su pas trâo courieux.

— Frêmo que te ne vâo pas devenâ.

— Ein tot cas, n'è pas dâi Coulaie.

— Prâo su.

— L'è de Pully ?

— Quinstet ! on clliâ dinse !

— Ie vin de pè Gravaux ?

— Nâ, tē dio.

— Adan, dau Calamin ?

— Mâ, guegne, lo Calamin è-te asse bon que cein ?

— Eh bin, l'è dau Dèzalâ. Sti coup lâi su-io ?

— Nefa. Lo Dèzalâ lè de la piquette dè cōute cein.

— Bayo lè clliâ.

— Tè vâo que tē lo diesso ?

— Oi.

— Eh bin, accuta, m'n'ami, que lâi fâ l'eincourâ ein peliounent on bocon po lâi fêre acràire, ie vin dau Purgatoire.

— Dau Purgatoire ? Pas moyan !

— Sein la meinta que tē dio.

Adan vaité mon Ignace que sê lâive, châteo vè lo fornet, eimpougne lè duve pice et lè reinfatte dein sa catsetta de gilet.

— Eh ! que fâ-to quie ? lâi fâ l'eincourâ.

— Vo vâide, ie repreingno mon erdzèint.

— Mâ, et lè prèyire po ton père, malheureux que t'i !

— Ah ! bin vâi ! dâi prèyire ! Accuta, monsu l'eincourâ : Se mon père l'è ein einfé, lo diablo lo tint prâo fè po que voutrè prèyire lâi